

## La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini Zarathoustra fait halte à Paris

**D**ans Paris et alentour, le théâtre croît et se multiplie. On ne sait où donner de la tête et l'espace à nous imparti demeure le même. On finira par traiter chaque spectacle en quatrain ou par un haïku. Impossible avec *Zarathoustra*, dont le polonais Krystian Lupa, directeur du Stary Teatr de Cracovie, signe la mise en scène, la scénographie, l'adaptation d'après *Ainsi parlait Zarathoustra* (1885), de Nietzsche, à laquelle il adjoint une pièce d'Einer Schlegel intitulée *Nietzsche. Trilogie* (1). C'est un projet d'énorme ambition, en ce qu'il prétend embrasser la grande fable prophétique hérissée de contradictions (« Nietzsche a été jaloux du Christ », disait Gide) avant d'envisager l'effondrement de celui qui, dégringolé des sommets de la pensée, n'est plus qu'un vieil enfant gâteux entre sa mère et sa sœur. Répartie entre trois interprètes successifs, la figure de Zarathoustra-Nietzsche effectue les étapes essentielles de son parcours incessant entre le haut et le bas, consigné dans ce livre que son auteur voulut « pour tous et pour personne ». À l'image du texte, la représentation apparaît touffue,

« Figuration appliquée avec grandes eaux musicales et (un) certain parti pris de pathétique à tonalité aiguë. »

fastidieuse même, avec des lourdeurs et des grâces fugitives, de l'emphase et des trivialités pleinement assumées. La fidélité à l'intention parabolique est patente.

**On sort non sans perplexité de ces quatre heures trente de théâtre (avec deux entractes).**

La défense et illustration de l'œuvre monstre sont certes consciencieuses, mais on n'est

pas soulevé. On apprécie un savoir-faire, le grand métier de tous. On ne s'éloigne pas d'une figuration appliquée avec grandes eaux musicales et un certain parti pris de pathétique à tonalité aiguë – la sensualité dionysiaque confondue avec l'énerverment – là où sans doute on eut pu élire l'abstraction pure (je songe à Claude Régy). Il faut néanmoins relativiser, Lupa, fût-ce en deçà de ce qu'il offrit naguère par exemple

avec *les Somnambules* d'Hermann Broch ou *les Frères Karamazov*, n'est pas le premier venu. Il y a que son travail, cette fois, n'a pu s'évader de la mise à plat d'une forêt d'énigmes.

**Rémi De Vos a écrit *Jusqu'à ce que la mort nous sépare* qu'Éric Vigner a mis en scène dans un décor de sa main (2).**

On dirait du Feydeau, qui aurait trinqué avec Nathalie Sarraute en parlant de Pinter. Au sortir du crématorium, l'urne contenant les cendres de la grand-mère est mise en miettes quand Simon, en l'absence provisoire de sa mère, enlace Anne, sa fiancée putative. La pièce s'édifie sur l'accumulation de mensonges destinés à masquer ce délit originel. Dialogue cruel, saugrenu, réjouissant, spirituel en diable. C'est réglé comme du papier à musique par un Vigner sûr du moindre effet avec tact. Jusqu'à l'espace, sous un jour cru (lumière de Joël Hourbeigt), avec ses stores verticaux qu'on jurerait sortis du *Playtime* de Tati, et au son (Othello Vilgard), avec rythmes *up to date* et cris de corneilles, qui semblent ironiques. Distribution de luxe : Catherine Jacob toujours l'air sur deux airs en ses malices de chatte angora, ses mimiques et ses tics mêmes constamment délicieux ; Micha Lescot, exquis jeune homme tout en hauteur, genre candide de Valentin le désossé et Claude Perron, qui s'avance avec art en délicate poupée mécanique.

**Artiste venue du théâtre de rue, l'Allemande Ilka Schönbein présente *Chair de ma chair*, d'après *Pourquoi l'enfant cuisait dans la polenta*, texte d'Aglaja Veteranyi,** romancière roumaine de langue allemande, suicidée en 2002 à l'âge de quarante ans (3). Dans un décor de baraque de foire, escortée par deux comparses (Nathalie Pagnac et Bénédicte Holvoete), Ilka Schönbein se transforme à vue – masques, bras et jambes en carton – en surmarionnette changeante pour donner corps au récit autobiographique de la romancière ; enfant de la balle dont la mère exécutait un numéro suspendue par les cheveux. Terrible histoire, au bout du conte, où mère et fille, en un seul organisme parfois confondues, se livrent un combat sans merci. Sont mises en jeu les ressources d'un expressionnisme savant, pour signifier le dédoublement propre à la schizophrénie, le cauchemar d'être au monde avec le sentiment de toute perte imminente. Une pincée d'humour noir et les déhanchements d'un poulet prêt à cuire sur un air d'opéra allègent, par à-coups, cette danse autour d'une enfance sans remède.

(1) *En polonais surtitré, Odéon-Théâtre de l'Europe, jusqu'au 27.*

(2) *Rond-Point, jusqu'au 18.*

(3) *Théâtre de la Commune, jusqu'au 27.*